



HAL
open science

Étude dialogique du couple Orient / Occident chez Amin Maalouf

Fida Dakroub

► **To cite this version:**

Fida Dakroub. Étude dialogique du couple Orient / Occident chez Amin Maalouf. French review, 2019, 92 (3), pp.114-124. hal-02753603

HAL Id: hal-02753603

<https://hal.science/hal-02753603>

Submitted on 3 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Étude dialogique du couple Orient / Occident chez Amin Maalouf

Fida Dakroub

Généralités

Le texte d'Amin Maalouf, bien qu'il soit écrit en français, il reste qu'il établit un rapport dialogique certain avec les langues de ses espaces sociohistoriques de référence, mais aussi avec sa langue maternelle, eut égard à la nature de ses romans qui appartiennent à l'espace francophone. Cela dit, le texte romanesque maaloufien ne peut être que polyphonique et plurilingue. D'ailleurs, toute interprétation commence par une présupposition quelconque; et l'interprétation n'est que cette divulgation de sens que cache un texte, *scriptum*, sous forme d'ambiguïté, mais aussi de révéler le vouloir-dire, *voluntas*, de l'auteur dans le contexte d'une situation concrète. Qui fait le sens? Tout en partant du rôle de l'hétérolinguisme, peut-on pousser les limites de l'analyse au-delà de son cadre disciplinaire, pour arriver à l'interprétation du texte ou *interpretatio scripti*? Comment justifier le recours à la modalité de l'hétérolinguisme pour supposer la présence d'une telle ou telle langue dans un texte écrit en français? Quelles sont les conclusions que l'on peut tirer d'une interprétation basée sur une approche polyphonique? À titre d'exemple, quand je présuppose que le narrateur parle le français dans le texte, tandis que les personnages parlent le turc, l'arabe ou le persan, que reste-t-il de l'écriture en français? Pourrions-nous dire que le texte est écrit en français?

Dans ses romans historiques, Maalouf emploie le couple Orient / Occident; quelle signification leur donne-t-il? En appliquant la thèse de Mikhaïl Bakhtine sur le rôle de l'échange verbal, mais aussi les thèses des Anciens sur l'intention et l'action (*intentio et*

actio), pourrions-nous établir une lecture *différenciée*, voire une interprétation du couple Orient / Occident selon des perspectives basées sur un autre couple de forme *texte / vouloir-dire*, voire *scriptum / voluntas*? La même démarche analytique pourrait-elle être employée pour interpréter des énoncés parallèles se trouvant dans les romans historiques d'Amin Maalouf? Dans ce qui suit, je prends le texte romanesque d'Amin Maalouf et j'y trace des parallèles de l'emploi du mot "Occident" et celui du mot "Orient".

L'interprète et le vouloir-dire du romancier

Si le langage est une expression discursive et dialogique dans une situation concrète précise, l'interprétation, qui est aussi un art, se présente comme la science de la compréhension de tous les textes et le fondement même de la philologie et des études littéraires. Sur cette base, le débat sur l'intention d'auteur marque son ancienneté. Il trouve ses racines chez les Anciens qui abordaient l'interprétation des textes selon l'un des deux fondements: 1) ce que veulent dire les mots que l'auteur utilise; et 2) ce que veut dire l'auteur en utilisant ces mots. Dans son fameux texte de rhétorique, *De inventione*, Cicéron révisé sa position de l'interprétation. Cette révision majeure porte sur le nombre de controverses qui pourraient se manifester sur un texte disputé. Son ouvrage comprend la plus grande partie de la discussion de *l'interpretatio scripti*. Il y a discussion sur un texte quand la rédaction présente un sens douteux: ce qui provient de l'ambiguïté des termes, de la lettre et de l'esprit, des lois contraires, de l'analogie, de la définition. La discussion naît de l'ambiguïté des termes, quand la pensée de l'auteur demeure obscure, le texte offrant deux ou plusieurs sens. Il faut ensuite prouver l'intention du rédacteur par ses autres écrits, par ses actions, par ses paroles [...] et examiner avec soin toutes les

parties de l'écrit dans lequel on trouve de l'ambiguïté, pour y chercher des inductions favorables au sens qu'on lui donne, ou contraires à l'interprétation des adversaires (II :XL). Il faut ensuite examiner si la discussion roule sur un raisonnement ou sur un texte. On appelle discussion de texte toute contestation partant d'un texte: la discussion de texte offre cinq genres qu'il ne faut point confondre avec les états de questions. Il peut arriver que les mots ne rendent pas la pensée de l'auteur, que deux ou plusieurs lois soient en contradiction, que le texte présente deux ou plusieurs sens, qu'on y trouve même un sens auquel l'auteur n'a point songé; enfin, on peut n'être point d'accord sur la valeur des termes, comme dans une question de définition. Je dirai donc que la première de ces espèces a pour objet le sens littéral du texte et la pensée de l'auteur ; la seconde, la contradiction des lois ; la troisième, l'ambiguïté des termes; la quatrième, l'introduction; la cinquième, la définition. Il y a cause de raisonnement, quand la discussion ne roule pas seulement sur le sens littéral, mais sur l'interprétation du texte (I, XIII : 17 -18). La tradition rhétorique se fonde sur la distinction de deux concepts l'*inventio* (la recherche des idées) et l'*elocutio* (l'expression des pensées, l'art du style). Notons que l'art du discours ou la rhétorique ne fut pas exclusif aux Romains; en effet, ces derniers l'ont emprunté aux Grecs. Citons dans ce sens le *Phèdre* de Platon, la *Poétique* et la *Rhétorique* d'Aristote. Platon y fait valoir que l'écriture est distante de la parole comme la parole (*logos*) et distante de la pensée (*dianoia*) (XLIX). Pour sa part, Aristote pose, dans la *Poétique*, la question de la parole et de la pensée qui fut à l'origine de la séparation entre l'histoire (*muthos*) et son expression (*lexis*) (VI : 11 -12).

À nos jours, Bakhtine définit l'interprète par le rôle qu'il joue dans l'échange verbal, c'est-à-dire en tant que *tiers* qui ne participe pas directement au dialogue, mais qui le

comprend, et divulgue son sens. Pourtant, la compréhension de l'énoncé, qui est une unité de "flux verbal", instaure un rapport dialogique d'une nature différente; la compréhension devient nécessairement dialogique: "celui qui fait acte de compréhension devient lui-même participant du dialogue" (336).

En dehors de ce destinataire (de ce second) l'auteur d'un énoncé, de façon plus ou moins consciente présuppose un surdestinataire supérieur (le troisième) dont la compréhension responsive absolument exacte est présupposée, soit dans un lointain métaphysique, soit dans un temps historique éloigné (le destinataire de secours) [...] un auteur ne peut jamais s'en remettre tout entier et livrer sa production verbale à la seule volonté absolue et définitive de destinataires actuels ou proches (397).

Ce disant, Bakhtine soulève à nouveau, mais avec la précision du nouveau concept de "surdestinataire", que le sens d'une œuvre n'est jamais achevé, fini, ou clos; que le sens ne se forme que des lectures - ou interprétations - de l'avenir; que l'œuvre est forte de sa "disponibilité polysémique". Il n'est pas de sens à jamais donné et figé une fois pour toutes, pour une œuvre de forte efficacité littéraire (Peytard 98). Les œuvres de construction complexe et spécialisée, comme les œuvres scientifiques et littéraires sont, par leur nature, des unités d'échange verbal (Bakhtine 277). Elles possèdent des sujets parlants, l'auteur et le destinataire, et elles sont délimitées par leur alternance. Le sujet parlant, l'auteur d'une œuvre, manifeste son individualité, sa vision du monde dans chacun des éléments. L'œuvre, tout comme la réplique du dialogue, vise la réponse de l'autre, ici le *tiers* ou l'interprète.

C'est dans cette perspective que nous pouvons tracer des parallèles entre l'histoire de l'Orient et les romans de Maalouf. Ce dernier, tout en travaillant sur un tas de données historiques, crée des textes symboliques, l'elocutio. En tenant compte du parallélisme voluntas et scriptum, le rôle du tiers est de divulguer le sens du texte écrit et d'y révéler le vouloir-dire de son auteur dans une situation sociale concrète bien déterminée, et cela non pour désigner la signification linguistique du texte de Maalouf, mais bien plutôt son thème translinguistique et sa critique dans une situation sociale concrète.

L'historien et le dialogue à son degré zéro

Pour mieux comprendre la voluntas d'Amin Maalouf dans son scriptum, il faut mener l'analyse de la construction dialogique à son degré zéro; et cela pour identifier les locuteurs, déterminer leur positionnement et reconstruire leur discours idéologique. En outre, nous pouvons évoquer ici une relation dialogique entre plusieurs énoncés: par ÉH, nous désignons l'Énoncé historique, voire l'Orient historique, la voix de l'Histoire de l'Orient, c'est-à-dire les institutions politiques, les structures sociales et culturelles, les moments historiques décisifs, les sources historiques, les textes, les chroniques, les livres d'Histoire, les livres sacrés, la tradition orale, etc., voire ce qui est vrai, ce qui est arrivé, et ce qui fut fait. Par ÉS nous entendons l'Énoncé symbolique, voire l'Orient symbolique, la voix de l'auteur, ici Amin Maalouf, sa vision du monde et sa mise en écriture symbolique et dialogique, sa représentation symbolique de l'Orient par le biais de la voix des personnages et de celle du narrateur, qui résulte, en effet, de l'échange verbal entre l'historien et le romancier, mais aussi de ce qui aurait dû être fait. Par ÉC, nous soulignons l'Énoncé-commentaire, voire l'Orient discursif, le dialogue qui s'établit entre

ÉH et ÉS, d'un côté, et un tiers, de l'autre côté; non au moment de l'écriture – car la mise en scène symbolique de ce dialogue est déjà achevée – mais bien plutôt au moment de la lecture / interprétation, celui de la réception par un tiers, le lecteur / interprète (Dakroub 179 - 180). Ainsi, le dialogue établi entre les ÉH, ÉS et ÉC constitue le discours identitaire DI de l'œuvre romanesque d'Amin Maalouf que nous désignons par:

$$DI = \underline{ÉH} + \underline{ÉS} + \underline{ÉC}$$

En partant de l'hypothèse indiquant que le discours est un phénomène biface et que l'application de ce discours dans la réalité exige la présence de deux interlocuteurs qui échangent des énoncés quelconques (Todorov 287), nous mettons la langue dans son contexte social; tout en prenant compte que la communication verbale n'est pas un fait langagier isolé de tout autre phénomène social, mais elle en constitue un élément intrinsèque de "vaste ensemble formé par les rapports de communication sociale" (287). À une première étape, d'un côté, ÉH raconte comment les choses étaient; de l'autre côté, ÉS, raconte comment les choses auraient dû être. Le fait du premier c'est l'énonciation; le fait du second c'est la compréhension et la création. Or, la création porte toujours des traces d'une situation d'échange verbal précédente dans une situation actuelle; ce qui mène à dire que l'énoncé ÉS contient nécessairement des traces de l'énoncé ÉH. Selon Michel Riffaterre, la trace de l'intertexte en général peut être lexicale, syntaxique ou sémantique (4), et elle peut prendre l'une des trois formes suivantes:

1. trace complète: c'est lorsque l'énoncé précédent est inclus au complet dans la réplique, comme dans l'exemple suivant:

“Vous avez bien fait, me dit-il. **Le monde est ainsi...**”

“**Le monde est ainsi**, répétais-je. S’il avait été différent, j’aurais proclamé mes doutes plutôt que mes croyances” (Maalouf, *Périple*, 78) (mise-en-gras par F.D);

2. *trace partielle*: c’est lorsqu’une partie de l’énoncé précédent est inclus dans la réplique, comme dans l’exemple suivant:

“Ce n’est donc pas l’objet que nous cherchons, mais le **mot** caché”.

“Quel **mot**?” demanda Marta, innocente.

“Le nom de Dieu” (126);

3. *trace sous-entendue*: c’est lorsque la matière de l’énoncé précédent est omise de la réplique. Dans ce cas l’énoncé précédent n’y existe pas en tant qu’une trace matérielle, mais en tant qu’une trace *sous-entendue*, comme le montre l’exemple suivant:

“C’est votre fils?” demanda l’homme en désignant la personne qui me suivait.

“Non, je suis son neveu” (51).

Dans ce dernier exemple, le sous-entendu aurait pu être “Non, je ne suis pas son fils, je suis son neveu”. D’ailleurs, le texte romanesque de Maalouf, qui est *ÉS*, doit nécessairement contenir des *traces* de l’échange verbal établi entre l’écrivain et l’histoire de l’Orient, voire des *traces ÉH*. C’est l’étude de ces *traces* qui nous aide à localiser, identifier et définir le *sous-entendu* identitaire, le *vouloir dire* tel qu’il est exprimé dans le texte romanesque de Maalouf.

Dans son livre *Orient-Occident, la fracture imaginaire*, Georges Corm met la notion d’Occident en question et essaye de la redéfinir, comme chez Maalouf, selon une perspective orientale; voire l’Occident vu par l’Orient. En fait, Corm démontre que depuis

l'imprimerie, la conquête des Amériques, l'invention de la machine à vapeur et de l'électricité, voire depuis la Réforme, la Renaissance, les Lumières et le dix-neuvième siècle, ce que l'on appelle Occident dessine et fabrique le monde (10). Parallèlement à Corm, Bertrand Badie indique que l'idée d'Occident remonte à la chrétienté médiévale; elle se précisait au moment du grand schisme lorsque l'Orient byzantin rejetait la partie occidentale de l'Empire qui demeurait romaine. Après la chute de Rome aux mains des Barbares, l'idée d'Occident décrivait alors une civilisation d'essence religieuse organisée autour de la papauté. Notons qu'à la fin du Moyen Âge, cette idée acquérait de nouveaux *thèmes* et *significations*; et avec la Réforme, la Renaissance puis les Lumières, l'idée d'Occident désignait alors un savoir philosophique qui se construisait autour de l'idée de raison pour aboutir à la construction en même temps d'une civilisation juridique et scientifique. Quant à l'usage contemporain du mot Occident, il s'est mis à désigner, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, un "standard de civilisation", voire une conception de la politique et de la société dérivée des Lumières et prétendant au cosmopolitisme en s'incarnant en même temps dans la démocratie qui se construisait, et dans l'État de droit qui se parachevait. En fait, la notion d'Occident se voit ainsi comme le produit d'un imaginaire qui s'inscrit en même temps dans un ensemble de stratégies d'acteurs et dans des contextes qui, évidemment, sont changeants.

Le romancier et l'énoncé-réplique

L'analyse approfondie du texte maaloufien nous montre que sa reconstruction du au degré zéro de l'échange verbal divulgue sa structure dialogique profonde ainsi que les relations intertextuelles qui le déterminent; elle aide aussi à expliquer l'établissement des

rappports dialogiques entre différents énoncés composants du texte, et cela au niveau de son “substrat”. Cela dit, il est évident que l'objet du romancier est différent de celui de l'historien. Aristote confirme ce point, dans la *Poétique*, en distinguant le rôle de l'historien de celui du poète. Celui-ci fait recours à la langue symbolique pour exprimer ce qui aurait dû être fait, celui-là à la langue épistolaire pour raconter ce qui a été fait. Cette distinction entre poète et historien peut être étendue pour comparer le rôle de l'historien et celui du romancier historique. Le poète et le romancier font recours à la langue symbolique:

Par tout ce que nous venons de dire, il est évident que l'objet du poète est, non de traiter le vrai comme il est arrivé, mais comme il aurait pu arriver, et de traiter le possible selon le vraisemblable ou le nécessaire: car la différence du poète et de l'historien n'est point en ce que l'un parle en vers, et l'autre en prose; les écrits d'Hérodote mis en vers ne seraient toujours qu'une histoire. Ils diffèrent en ce que l'un dit ce qui a été fait, et l'autre ce qui aurait dû être fait: et c'est pour cela que la poésie est beaucoup plus philosophique et plus instructive que l'histoire. Celle-ci peint les choses dans le particulier; la poésie les peint dans le général (IX).

En ce qui concerne la relation *historien / romancier*, le premier se présente par des énoncés historiques *ÉH*; tandis que le romancier se présente par des énoncés symboliques *ÉS*. Il ne suffit pas que le locuteur (l'historien) transmette des énoncés initiaux précis, mais il faut que le récepteur (le romancier) y réponde sous forme d'énoncés-répliques; car “l'énoncé n'est pas l'affaire du seul locuteur, mais le résultat de son interaction avec un

auditeur” (Todorov 70). C’est à ce moment précis que l’échange verbal s’établit, quand le romancier pose un énoncé-réplique à l’énoncé de l'historien:

Quand on se place au niveau de la réception, l'auditeur, dans son activité de décodage, ne procède pas à "l'identification de la forme utilisée", mais bien à "sa compréhension dans un contexte concret précis". Identifier revient à reconnaître tel élément comme appartenant à la langue utilisée, dont il est un signal. Comprendre (ou décoder), c'est percevoir le mot comme un signe, c'est-à-dire le saisir dans un contexte et une situation précis (Peytard 35).

Quand quelqu'un écrit un texte, il a certes l'intention d'exprimer quelque chose. Saint Augustin souligne cette différence de type juridique entre ce que veulent dire les mots qu'un auteur utilise pour exprimer une intention, c’est-à-dire la signification sémantique, et ce que l'auteur veut dire en utilisant ces mots, c’est-à-dire l'intention dianoétique (Campagnon 56). Par ailleurs, la réplique du romancier à l’énoncé de l'historien prend une forme symbolique, le roman historique. Nous pouvons dire que la création symbolique est le résultat de l'énoncé-réplique (ici les romans d'Amin Maalouf) répondant à l'énoncé initial (ici l'histoire de l'Orient), tandis que l’énoncé-commentaire de l’interprète, le tiers, prend une forme analytique, l'analyse de discours, mais aussi une forme interprétative, l'interprétation du texte ou interpretatio scripti. En ce qui concerne l’énoncé initial ÉH, qui est l'histoire de l'Orient, il est à son tour un énoncé-réplique à d'autres énoncés initiaux, ici la matière historique, les livres d'histoire des époques précédentes. En effet, ce qui détermine l’établissement d’un échange verbal, c’est la production des énoncés et leur échange entre deux ou plusieurs parties dans un contexte social précis; sauf que la production des énoncés ne se fait qu’à partir d’une matière brute et d’un recyclage de

produits précédents, voire d'énoncés précédents. En plus, l'*énoncé initial*, qui ouvre la "séance" de l'échange verbal, est le produit des lisières dialogiques précédentes, les différentes visions du monde, les points de vue, le champ de la pensée vivante de l'homme, les possibilités et les perspectives qui se trouvent déposées dans le mot des autres, les moyens linguistiques, et les intertextes:

Tout énoncé, depuis la réplique brève (monolexématique) jusqu'au roman ou au traité scientifique, comporte un commencement absolu et une fin absolue: avant son début, il y a les énoncés des autres, après sa fin, il y a les énoncés réponses des autres... L'énoncé n'est pas une unité conventionnelle, mais une unité réelle, strictement délimitée par l'alternance des sujets parlants (Bakhtine 277 - 78).

Amin Maalouf et le couple Orient / Occident

En prenant les remarques ci-dessus comme une base de la démarche analytique, je procède à l'étude du couple Orient / Occident dans le texte maaloufien. Le tas de traces et d'énoncés que nous avons soulignés dans la plupart des romans historiques d'Amin Maalouf nous met devant un tas de questions: quel est le sens du mot "Occident" chez Maalouf? Quelle est la pertinence pour le sens de l'intention de l'auteur? Peut-on comprendre des textes qui nous sont étrangers historiquement et culturellement? Toute compréhension est-elle relative à notre situation historique? Or, si la définition du mot "Occident" fut bien établie au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, indiquant ainsi les pays riches et industriels, voire l'ensemble des pays d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord (Hachette), mais aussi les pays liés par le pacte de l'Atlantique Nord, par opposition aux peuples de l'Europe de l'Est et aux pays du tiers monde (Larousse),

son emploi dans les romans historiques d'Amin Maalouf pose une controverse. À titre d'exemple, dans son dialogue avec l'histoire de l'Orient, Maalouf rejette les frontières politiques qui tracent une fracture imaginaire entre "l'Orient" et "l'Occident", et s'embarque dans un périple dont la destination reste à chercher des passages culturels, entre les deux rives de la Méditerranée. Ces passages parallèles se déterminent selon les relations d'échange commercial, culturel et linguistique qui lient, depuis des milliers d'années, les différents peuples du bassin. Ainsi, les notions d'Occident et d'Orient prennent une tournure différente chez Maalouf. Sur le plan de la *signification*, ces deux mots ne posent pas de difficultés ni d'ambiguïté. Cependant, l'ambiguïté se présente sur le plan du *thème*. Prenons le cas de *Samarcande*, le mot "Occident" est employé dans un contexte différent et n'indique point le monde occidental, mais bien plutôt la partie occidentale du monde musulman:

J'avais trois ans quand il a pris Ispahan, dix ans quand il a conquis Bagdad, s'imposant comme protecteur du calife, obtenant de lui le titre de "sultan, roi de l'Orient et de l'Occident", épousant même, à soixante-dix ans, la propre fille du Prince des Croyants (Maalouf, *Samarcande*, 56).

L'emploi des guillemets "sultan, roi de l'Orient et de l'Occident" indique la présence d'un mot dans le mot, voire une expression appartenant à une langue autre que celle du narrateur, mais qui fut traduite par lui. La mise en italique aurait pu indiquer que l'énoncé ci-dessus fut dit en arabe et non en français, mais le narrateur le traduit en français et le met entre guillemets pour indiquer la présence d'une *trace*. Cet énoncé comprend deux discours, deux voix et deux langues. D'abord nous distinguons le discours du narrateur de celui du personnage Khayyam. Le premier commence par "Tels sont..." et comprend un

verbe introducteur “observe”, le deuxième par “J'avais trois ans...”. Ensuite, nous distinguons la langue du narrateur, qui est le français, de celle du personnage, qui est le persan, comme il s'agit de la personne d'Omar Khayyam, poète et philosophe persan. Autrement dit, nous supposons que l'énoncé du personnage qui commence par la phrase “J'avais trois...” jusqu'à celle du “Prince des Croyants” fut dit initialement en persan, langue du personnage, puis rapporté en français par le narrateur. Enfin, nous traçons la voix du personnage incluse dans celle du narrateur. Le mot Occident fut employé dans le discours du personnage pour indiquer non l'Europe, mais “l'Occident musulman”. Les énoncés prennent une interprétation différente. Là, il s'agit de deux énoncés différents: *ÉH* et *ÉS*, de sorte que le *vouloir-dire* de l'écrivain passe dans l'énoncé de son personnage Khayyam. Prenons en analyse un autre parallélisme. Dans *Léon l'Africain*, Hassan al-Wazzan, le narrateur initial du roman, rencontre le célèbre corsaire ottoman Khizr Khayr ed-Din Barberousse:

Ainsi, il évoque les victoires de Sélim l'Ottoman et l'arrogance des Castillans, observant tristement que c'est en Orient que le soleil de l'islam se lève et en Occident qu'il se couche (260).

L'énoncé ci-dessus appartient au narrateur. Nous remarquons l'absence des guillemets et de l'italique eu égard à l'emploi du discours indirect. Rien n'indique que cet énoncé fut dit en arabe. Or, prenant compte du contexte historique et social dans lequel l'énoncé fut dit, nous présumons qu'il fut transmis initialement en arabe, puis traduit en français par le narrateur. Les victoires des Ottomans en Europe et en Orient, la prise de Constantinople (1453) la conquête du Levant (1516) et de l'Égypte (1517), les victoires maritimes et la reprise de l'Afrique du Nord, tout cela indique la montée d'une nouvelle puissance

politique et économique. Ici, la Méditerranée ne se tient pas pour l'épicentre de la fracture entre Orient et Occident, car le *vouloir-dire* de l'auteur désigne le Machreq et le Maghreb. Amin Maalouf utilise le mot "Occident" non dans sa connotation géopolitique coloniale, c'est-à-dire le Centre par rapport aux périphéries, mais dans sa connotation "panorientaliste" qui fait des périphéries un Centre de la civilisation humaine. Ici, les événements se déroulent souvent au centre de la civilisation orientale, le Machreq, tandis que l'Europe constitue la "Périphérie" de l'Orient tel que démontré dans l'exemple suivant:

Tu n'as pas le droit d'hésiter. Un grand empire musulman est en train de naître en Orient, et nous, en Occident, nous devons lui tendre la main. Jusqu'à présent, nous avons subi la loi des infidèles. Ils ont pris Grenade et Malaga, puis Tanger, Melilla, Oran, Tripoli, et Bougie; demain, ils s'empareront de Tlemcen, d'Alger, de Tunis. Pour leur faire face, nous avons besoin du Grand Turc (*Léon*, 264).

Cet énoncé illustre la mise-en-texte d'un Pan-Orient. Notons que la définition implicite de "l'Occident", selon son emploi panorientaliste, se trouve dans l'énoncé ci-dessus, lorsqu'Haroun énumère les grandes villes de "l'Occident": Grenade, Malaga, Tanger, Melilla, Oran, Tripoli, Bougie, Tlemcen, Alger et Tunis. Ainsi qu'en témoigne l'exemple suivant, le Pan-Orient se présente avec toutes ses grandes villes, de l'Orient et de "l'Occident":

Plutôt que de dévoiler son inquiétude, Nour emprunta une voix chantonnante:

Ni en Égypte, ni en Syrie, ni en Candie...

Je poursuivais, amusé par ce jeu :

Ni au royaume de Fès, ni au Sous...

Ni à Brousse, ni à Constantinople...

Ni à Alger...

Ni en Circassie...

Ni en Andalousie... (Maalouf, *Léon*, 286).

L'énoncé ci-dessus fut rapporté par le narrateur dans le style direct. Nous y soulignons une proposition introductrice, "Nous emprunta une voix chantonnante", et les deux points. Avant d'interpréter cet énoncé, il faut d'abord déterminer la langue dans laquelle il fut dit. Il est vrai que l'énoncé fut rapporté en français par le narrateur, mais il eut été dit en arabe. Soulignons le discours dans le discours, voire le discours du personnage dans celui du narrateur. Ceci fut dit en français "Plutôt que (...) voix chantonnante", cela eut été dit en arabe: "Ni en Égypte (...) Ni en Andalousie...". Pour ce qui est de l'Orient chrétien, Amin Maalouf emploie le mot "Occident" pour reconstruire un espace géoculturel chrétien et mage. À titre d'exemple, dans *Les Jardins de Lumière*, le narrateur montre que le terme "Orient proche", ou le Proche-Orient sont des termes imposés par le colonialisme sur les peuples du Pan-Orient. Il montre aussi qu'à l'époque sassanide, l'espace géoculturel de ce que les Européens appellent le Proche-Orient constituait la partie occidentale du Pan-Orient:

Mani écrit que le monde se partageait de son temps en quatre grands empires, celui des Romains, des Perses sassanides, des Chinois et des Axoumites de la mer Rouge, héritiers du royaume de Saba. Dans nul autre port les sujets de ces empires ne se fréquentaient plus étroitement qu'à Deb; c'était pour les jonques de Canton l'ultime escale avant l'Arabie; c'était la porte de l'Inde pour qui venait d'Occident; ce dernier mot étant pris dans le sens où Mani lui-même l'employait,

embrassant l'Italie et la Grèce et Carthage, mais aussi l'Égypte, la Phénicie et l'ensemble du pays d'Aram, ces terres qu'un glissement d'Histoire nous fait maintenant appeler l'Orient proche (*Jardins*, 146).

Le mot "Occident" peut aussi indiquer la "périphérie" par rapport au "centre" qui se trouvait à l'époque sassanide (troisième et quatrième siècles È.C) en Perse sassanide, centre de la civilisation persique. Cette topique se poursuit:

Sans doute espérait-il tirer avantage de son emplacement entre Mésopotamie et Perside et, de ce fait, entre les deux pans de l'Empire sassanide, l'Occident sémite et l'Orient de parler aryen (205).

Ici, la fracture entre "Orient" et "Occident" passe par la ligne qui sépare la Mésopotamie sassanide, donc perse, de la Syrie et de la Palestine araméennes, donc sémites. Dans *Les Jardins de Lumière*, Maalouf présente les différentes civilisations du bassin méditerranéen non comme des cultures antagonistes, mais comme des cultures appartenant, dans leur substrat et leur structure, à un seul espace géoculturel. Maalouf prend le sujet de la divinité comme exemple; il y montre comment les différents peuples de la Méditerranée partageaient, à l'Antiquité, la même pensée mythologique:

En fin de journée, on vient rôder autour du sanctuaire de Nanaï pour guetter l'arrivée des caravanes; c'est auprès de la Grande Déesse que les voyageurs trouvent étape pour la nuit [...] Ceux qui viennent de loin peuvent donner à Nanaï le nom d'une divinité familière, les Grecs l'appellent parfois Aphrodite, les Perses Anahita, les Egyptiens Isis, les Romains Vénus, les Arabes Allat, pour chacun elle est mère nourricière, et son sein généreux sent la chaude terre rouge qu'irrigue le fleuve éternel (10).

Le Pan-Orient

En guise de conclusion, je souligne les remarques suivantes. Premièrement, l'échange verbal peut prendre la forme d'un dialogue entre plusieurs énoncés séparés en temps et en espace, sous forme d'un livre, d'un traité scientifique, d'un texte littéraire, d'un poème, etc. Dans le cas de Maalouf, l'échange verbal peut s'établir entre l'histoire de l'Orient ÉH, le roman historique sur l'Orient ÉS, et la critique analytique de ces deux énoncés ÉC. D'ailleurs, dans le cas du roman francophone, la lecture pourrait s'établir au degré zéro de l'échange verbal, tout en partant des traces que laisse un énoncé premier dans un énoncé second; l'étude des traces est indispensable pour l'explication et l'interprétation des énoncés. Une trace peut être complète, partielle ou sous-entendue. Deuxièmement, le roman francophone, en général, et le roman historique de Maalouf, en particulier, sont des textes plurilingues et polyphoniques. Troisièmement, pour que l'échange verbal s'établisse, un minimum de *compréhension* et de *sous-entendu* devient indispensable entre les différents interlocuteurs impliqués dans le dialogue, voire l'historien, le romancier et l'interprète. Quatrièmement, l'interprétation doit porter sur le texte de l'auteur, mais aussi sur son vouloir dire (*scriptum versus voluntas*). Cinquièmement, l'emploi du couple Orient / Occident dans les romans historiques de Maalouf passe au-delà de sa *signification*. Une interprétation basée sur des données historiques, symboliques et narratives sert à divulguer le sens profond de ce couple, voire son *thème* dans un contexte culturel et historique bien déterminé. Sixièmement, la fracture imaginaire entre l'Orient et l'Occident, établie depuis le grand schisme entre l'Église orientale et l'Église occidentale, perd sa validité dans le roman historique de

Maalouf, où l'Orient signifie le Machreq, et l'Occident le Maghreb. Le modèle fondé sur des appartenances multiples ainsi que la construction identitaire dans l'écriture de Maalouf établissent un dialogue entre différentes cultures et civilisations, ainsi qu'entre différents *énoncés* et *locuteurs*; l'écriture dialogique ici, le dialogue comme écriture, crée, dans l'œuvre de Maalouf, une nouvelle construction identitaire *sous-entendue*, celle du "Pan-Orient". En effet, l'écriture de Maalouf vise à reconstruire un *sous-entendu* identitaire actualisé en Orient historique et culturel: d'où une telle acception que nous retenons pour les textes écrits par Maalouf, un "Oriental" qui écrit sur "l'Orient", de "l'Orient", pour "l'Orient", et dans l'intérêt de cet "Orient" voire du "Pan-Orient".

Notes

1. In scripto versatur controversia, quum ex scriptionis ratione aliquid dubii nascitur. Id fit ex ambiguo, ex scripto et sententia, ex contrariis legibus, ex ratiocinatione, ex definitione. Ex ambiguo autem nascitur controversia, quum, quid senserit scriptor, obscurum est, quod scriptum duas pluresve res significat, ad hunc modum (Cicéron, *De Inventione*, II :XL).

2. Deinde considerandum est, in ratione an in scripto sit controuersia; nam scripti controuersia est ea, quae ex scriptionis genere nascitur. Eius autem genera quae separata sunt a constitutionibus, quinque sunt. Nam tum uerba ipsa uidentur cum sententia scriptoris dissidere, tum inter se duae leges aut plures discrepare, tum id, quod scriptum est, duas aut plures res significare, tum ex eo, quod scriptum est, aliud, quod non scriptum est, inuenire, tum uis uerbi quasi in definitiua constitutione, in quo posita sit,

quaeri. Quare primum genus de scripto et sententia, secundum ex contrariis legibus, tertium ambiguum, quartum ratiocinatum, quintum definitivum nominamus. Ratio est autem, cum omnis quaestio non in scriptione, sed in aliqua argumentatione consistit (Cicéron, *De inventione*, I, XIII : 17 -18)

3. Selon Cicéron et Quintilien, l'inventio signifie la faculté d'invention, l'imagination ou la conception (Goelzer, 1893).

4. Selon Cicéron, l'elocutio est l'expression des pensées, tandis que pour Quintilien il s'agit de l'art du style (Goelzer, 1893).

Références

Aristote. *Poétique*. Traduit par Ch. Batteux. Paris: Imprimerie et librairie classique de Jules Delalain et fils, 1874.

Badie, Bertrand. « L'Occident dans ses usages politico-militaires est une menace pour la paix ». *Le Monde*, mai 2012.

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la création verbale*. Paris: Gallimard, 1984.

Cicéron. *Œuvres complètes de Cicéron*. Traduit par M. Delcasso et de E. Greslou, T. 2. Paris: Garnier Frère, Libraires-Éditeurs, 1867.

Collectif. 2016. *Dictionnaire encyclopédique Larousse*. CD-ROM.

Collectif. 2013. *Dictionnaire Hachette 2014*. Paris: Hachette Livre.

Compagnon, Antoine. *Le démon de la théorie: littérature et sens commun*. Paris: Seuil, 1998.

- Corm, Georges. *Orient-Occident: la fracture imaginaire*. Paris: Éditions La Découverte, 2005.
- Dakroub, Fida. *Amin Maalouf et le pan-orientalisme: écriture et construction identitaire dans le roman historique d'Amin Maalouf*. Thèse de doctorat. The University of Western Ontario, 2010.
- , "Histoire, Symbole et Discours. Étude de la construction dialogique des énoncés chez Amin Maalouf". *Les Cahiers du GRELCEF*, no. 3, Mai 2012.
- Goelzer, Henri, et Eugène Benoist. *Nouveau dictionnaire latin-français*. Paris: Garnier frères, 1839.
- Maalouf, Amin. *Léon l'Africain*. Paris: Éditions Jean-Claude Lattès, 1986.
- , *Samarcande*. Paris: Éditions Jean-Claude Lattès, 1988.
- , *Les Jardins de Lumière*. Paris: Éditions Jean-Claude Lattès, 1991.
- , *Le Périples de Baldassare*. Paris: Éditions Grasset & Fasquelle, 2000.
- Platon. *Œuvres de Platon*. Traduit par E. Chambry. Paris: Librairie Garnier Frères, 1919.
- Peytard, Jean. *Mikhail Bakhtine: dialogisme et analyse du discours*. Paris: Bertrand-Lacoste, 1995.
- Riffaterre, Michel. « La trace de l'intertexte ». *La Pensée*, no. 215, octobre 1980.
- Todorov, Tzvetan. *Mikhail Bakhtine: le principe dialogique suivi d'écrits du Cercle de Bakhtine*. Paris: Seuil, 1981.